

# THEATRE DU TEMPS

## I. CELLE QUI ÉCRIT AUX MORTS

*Une mère – personnage masqué, qui peut être joué par une femme ou un homme – endeuillée de sa fille erre, folle de douleur, dans les roseaux du delta d'un fleuve qui se jette, non loin, dans la mer. ELLE vient là chaque année. ELLE tient contre ELLE un paquet de lettres qu'ELLE a collées les unes aux autres et qui se déploient en accordéon quand ELLE les laisse tomber. L'ensemble peut être accompagné à la flûte, voire par un instrument plus exotique.*

### LA MÈRE

A travers les roseaux, je te cherche, mon enfant.  
Tant de fois, je suis venue ici, tout au bord de la mer,  
Où je te revois, jaillissant de l'écume, laine et neige.  
Et je me suis élancée vers toi, nous fûmes ruisselantes  
Dans l'allégeance de la mort qui suscite...  
Mais qui suscite, les morts ou l'esprit du limon ?  
« Devine ou rêve », me disais-tu.  
« Je suis un être arraché aux morts, t'ai-je crié,  
A qui depuis je ne cesse d'écrire ! »  
Entre nos deux sommeils nous disions ensemble :  
« Mauvaise maman Ame ! »  
*ELLE commence à déplier ses missives.*  
Vingt fois je suis venue ici crier au fond du vent,  
Chaque fois plus folle et plus errante.  
J'ai renoncé à tout, à ma ville, à mon mari, à mes autres enfants,  
A moi-même !...  
Je ne suis que temps et c'est LUI, le temps, qui s'élance  
Et qui va sombrer – mais moi, debout, je suis débordée par mon zèle !  
Il n'y a pas de rapport entre les moments du temps.  
Le temps, qui ne veut que son retour, meurt de son retour.  
*ELLE commence à lire ses lettres, mais ce qu'ELLE dit  
n'est pas ce qu'ELLE lit.*  
A vous, mes morts, qui avez multiplié ma fille morte toute ouverte  
Dans l'or de ses cheveux.  
A ma fille nombreuse, parmi les gouttes, les lames, le roulis

Et mes larmes dans la nuit de cuir bouilli  
Dans cette errance proche... A vous mes morts, en divorce de la mort.  
Je vais me laver de toute ma vie dans la mer.  
Morts, votre âme habite en moi,  
Respirez-en sur moi l'insolent souvenir.

*Un temps. ELLE continue toujours à parler aux morts, en lisant :*

Là-bas, ils louent la force de mon caractère,  
Mais magnifiée ainsi, mon étrangeté les hante.  
Vont-ils me traiter inlassablement de folle ?

*Un temps.*

Oui, je suis la folle et par là, je suis folle.

*ELLE s'agite.*

Cités antiques et vaincues,  
Vos prestigieux discours, vos épitaphes, épithalames,  
Vos incipit où la cendre s'est posée,  
Qu'êtes-vous devenues ?

*Un temps. Puis à ELLE-même :*

Se sont-elles rendues aux coteries des vivants ?  
Le ciel à nouveau se tend. Tout se suspend  
Et voici que tu parais, folle indomptable, fiancée de l'harmonie.

*ELLE continue son manège.*

Je piétine le delta du fleuve qui va à la mer,  
Ce limon généreux, vulve de la terre.  
Tu bruis dans les roseaux, nymphe, à l'orée de la nuit  
Où je te perds et où limier, je te retrouve.  
La lune chante et secoue sa petite tête casquée.  
Comme *ELLE*, je chante et meuble ma clarté.

*ELLE hoche la tête.*

Ici, ton fief, par quelle bienveillance y demeures-tu ?  
Quel chant d'oiseau insiste jusqu'à s'enrouer...  
Et moi de même ?...

Dans ma folie de tête, ta tête vierge surgit  
Comme un grand O bouclé et courroucé.  
C'est la douleur d'éternité. Tout dans mon cœur est éternel.  
N'entends-tu pas, ma fille, l'écho de ma souffrance ?  
J'entends vibrer l'air de toutes ses flûtes.

*Un temps.*

Es-tu née enfin pour l'or de l'esprit du monde ?  
Ma plainte stridente aussi t'engendre.  
*ELLE* engendre ta plainte  
Comme un enfant qui pleure et ne sait dire pourquoi.  
Es-tu devenue, plainte des roseaux  
Dans l'apparat du soir, dans le cirage rouge  
Du soleil couchant, un son inhumain ?

*Aux roseaux.*

Cierges somnambules maintenant que vous pouvez chanter,  
J'attends qu'*ELLE* arrive, postée contre vous.  
Je suis comme le temps, j'attends qu'il n'y ait plus de temps.  
Ô ma fille, mon idéalement morte, fidèle obsession, je crois en toi.

*ELLE lit encore en silence, puis soupire.*

Saint soupir plus déporté que le vent, n'obscurcis pas ma joie,  
Car, ici, maintenant, c'est un âge et rien d'autre :  
Age où les larmes sont des fleurs.  
D'un mouvement de chevelure, tu me fais signe et je peux  
m'agenouiller.  
Je me tiens dans la cour aux nombreux portails,  
Je suis ta mère, ton père, ton fiancé et je t'accueille  
avec tous mes bijoux.  
J'ai préparé le festin, je t'écoute et notre couple fait sonner l'air  
et la fumée.  
Ah, cela est mon art de mère et je sais donner vie à l'argile.  
J'ai la force de l'heure.  
Crois à mes yeux sans fenêtre, ma douce, tu es en eux,  
Loque d'amour.  
Quand tu es née, je t'ai gagnée et je t'ai perdue au même instant.  
D'un bond, comme une barque poussée du pied, tu t'es élancée  
De mon corps. C'était au fond d'une chambre.  
Une épée de cristal devait trancher le dernier nœud de chair.  
Qu'est la science quand un homme l'emporte sur un autre homme ?  
Quand une naissance l'emporte, même si peu, sur un autre vivant  
déjà né ?  
Est-ELLE à Dieu ou à la mort, cette figure absolue d'élection de mère ?  
Je suis ici selon ma loi. Ce delta de boue est mon palais.

*ELLE part, en quête.*

Voici une jambe, un bras, un torse et voici l'esprit des yeux  
Qui fait qu'au visage en souffrance apparaît  
Tout d'un coup, tentaculaire : Autrui.  
Je refuse, ma fille, que tu grandisses en un tombeau.  
La mer, non plus, ne t'emportera pas. Je vais l'arrêter de mes bras.  
Ne te raviront pas non plus les maladroites cités et leurs lices  
Où triomphent à bon compte les hourras de victoire.  
« La folle », ils disent encore de moi.  
Mais moi, l'image de la mort me fut donnée et je n'ai pas  
Oublié qu'ELLE me fut donnée.  
Je pars en grève, oui ! L'altier me fait fête.  
Je n'essouffle pas ton visage, ô morte, je LUI donne accueil.  
Est-ce cela le triomphe d'une mère ? Je n'ai pas de dégoût de moi.  
Je suis pantelante de douleur, oui !  
Je suis amour de mère, oui !  
Pantelante comme la voile  
Qui hisse les chants de l'après-mort.

*ELLE chante.*

Des ailes ou des flammes  
Comme des anges exterminateurs veillent  
Aux rives divisées de la mort.  
Fatale signature  
Du silence au coin des lèvres.  
L'île, dans le visage inaccessible,  
Loin des choses nues, s'éveille.  
Tu vas reparaître,

Incivile revenante.  
J'ai de belles choses à te dire  
Que je dirai d'abord à toi seule.  
Je te conduirai alors au fiancé  
Sous ton voile de splendeur  
Qui vibrera du souffle de tes lèvres.  
Le jour couronnera, superbe  
D'aurore dorée, tes cheveux,  
Comme si de toutes choses, j'allais arracher l'harmonie.

*Un temps.*

Je m'adresse à vous, hors d'atteinte...  
Moïse ne fut-il pas unique  
Quand il redescendit et brisa les tables,  
Tout à sa colère ?  
Il remonta vers Dieu. Que vit-il alors ?  
Le rêve de Moïse céda-t-il au réel  
Ou à Dieu ?  
Je t'invoque ma fille, comme j'invoque ceux qui surent faire  
Vibrer le sang dans la parole.  
Je te rassemble et je te peuple.  
Je mets un peu de rouge à tes joues  
Afin que tu sois vivante-éclat.

*Un temps.*

L'or a plu.  
J'ai sauvé la vierge dans l'air vibrant des flûtes  
Et le crissement doux du vent dans les roseaux.  
Au bord de la cité des morts,  
Voici venir le temps des choses surprenantes.  
Belle, témoin de toutes les danses,  
Viendra défaire l'attente,  
L'instant du cœur, l'instant ressuscité.  
Voici ma fille, lisse.  
Je *LUI* ai léché la boue du limon sur la joue.  
Je reviendrai l'an prochain, moi-même.  
Tu fuis comme l'année vers l'autre année  
Dans la part amie du retour.  
Même des nuages noirs et la folie d'orage  
N'y pourront rien.  
Folie ! Folie ! Folie !  
Moïse, au Sinaï, revint deux fois.  
Comme *LUI*, scribe prodige,  
J'écris à tous les morts, dans mon deuil fou.  
Laissez mes morts, bouches orantes !  
Supplie en moi, la bouche d'hospitalité  
Qui s'abouche à ta bouche.  
Deuillante, dame aux traits suraigus,  
Au plus profond des périls  
Je pleure tous les morts d'âpre douleur.  
*ELLE dissémine les derniers feuillets.*  
Morts, flammes d'oiseaux, feux sans loi,

Sabots de bronze sans cheval.  
Le Roi des morts a dit, fort de Dieu : « Ne pesez plus !  
Ne gisez plus dans les fossés,  
Ne vous montrez plus aux mâchicoulis des rêves,  
Aux coups de feu des vivants, essaimez-vous !  
Peuplez le ciel, attelez-vous ! »  
Et moi, je réponds :  
« Je tiens les rênes, ma fille debout à côté de moi, sur le char,  
Regardez-la ! Regardez la longue très belle.  
*ELLE* est hors de tout... »  
Hommes terreux, vous abattez de grands arbres  
Puis vous peignez semblance d'arbres.  
Quittez vos ahans malitornes.  
Laissez la place nue à ma fille !  
*Aux lettres, à terre.*  
Égaillez-vous, lettres aux morts. Égaillez-vous !  
Mes lettres sont comme braise.  
Ma fille et moi,  
Le temps nous fut donné mais nous ne l'avons pas reçu  
en même temps.  
Nous soufflons sur le feu, mais pas en même temps.  
*ELLE* brûle avant moi. *ELLE* est morte avant moi. Iniquité !  
Tous les morts la soutiennent.  
*ELLE* porte tous les morts. *ELLE* grandit un peu au-dessus de la mer.  
Et moi, je tombe, seule, dans le feu.  
*ELLE s'écroule, incendiée.*

## II. LES BARRES PARALLÈLES

*Poème dramatique inspiré  
d'un Nô japonais*

*Deux vieillards, vêtus comme dans certaines gravures de Goya (les Caprices), d'une sorte de costume de pénitent. Ils vont mourir. Du moins ils vont s'embarquer dans la mort.*

*Des barres parallèles de gymnastique sont postées perpendiculairement au public. Un gymnaste, jeune, s'exerce et compose des figures sur les barres (en tenue classique, maillot blanc, pantalon à sous-pieds, sandales).*

*Un homme, comme un grenadier des armées de Napoléon, joue sur un tambour (marches militaires d'Espagne, improvisations). Il peut être doublé par un autre musicien – instrument à vent, flûte japonaise ou quelque autre bois d'Extrême-Orient.*

*On est au bord d'un rivage de mer, une grève.*

*Entrée rituelle des personnages. Aucun ne se regardera, comme abîmé dans une absence.*

*Les vieillards se saisissent chacun d'une rame.*

*Séquence tambour-gymnaste*

*LUI*

Vais-je tomber toutes les nuits sur la grève ?

*ELLE*

Par compassion, je te suis et t'accompagne.

*LUI*

Prions pour notre salut.

*ELLE*

Prions.

*LUI*

Un instant nos heures se sont rejointes.

*ELLE*

Un instant nos heures se sont rejointes.

*LUI*

Pareillement, tu es.

*ELLE*

Pareillement, tu es.

Tous deux

Des heures parallèles.

*LUI*

Un instant, au pied du rocher, je t'ai attendue.

*ELLE*

Un instant, au pied du rocher, je t'ai attendu.

*LUI*

Non, c'était au rivage où les morts embarquent.

*ELLE*

A qui donc était cette barque blanche sur la blanche écume ?

*LUI*

... avec une voile noire.

*ELLE*

Où seule donnait la rame.

*TOUS DEUX*

La barque nous attend.

*LUI*

Sur le rivage, quel silence, cette nuit !

*ELLE*

Sur le rivage, quel silence, cette nuit !

*LUI*

Monte dans la barque, tiens la perche.

*ELLE*

Tiens la perche.

*TOUS DEUX*

Ô nos ombres pareilles !

*Séquence tambour-gymnaste*

*LUI*

Le son du tambour de guerre des lointains combats...

*ELLE*

Le son du tambour des lointaines effusions d'armes...

*TOUS DEUX*

Sonne proche ! (*un temps*)

*LUI*

Le crépuscule !

*ELLE*

Hâtons-nous, la mort se peut.

*LUI*

La nuit tombe comme jour après jour.

*ELLE*

Hier, un passé a régné.

*LUI*

Ce jourd'hui a sondé mon âme et s'est affranchi du temps.  
Puis est retombé... jour après jour.

*ELLE*

Demain sera-t-il pareil, disait-on hier ?  
Hier où le passé a régné.

*LUI*

Demain, nous serons morts.

*ELLE*

Demain, nous serons éternels.

*LUI*

Le vieillard ne peut espérer.

*ELLE (en écho)*

Espérer... Espérer...

*LUI*

Si, quelque nombre de jours à venir.

*ELLE*

Non, quelque ombre de jours à finir.

*LUI*

Jusques à quand sur le vaste empire du sol  
Devra-t-il passer de jours, le vieillard ?

*ELLE*

Sans trêve ni repos pour la petite maison humaine,  
Demain nous serons morts.

Tous deux

Sans autre espoir (*tambour*)

Que corps vieilli (*tambour*)

Pour vivre espérément (*tambour*)

Le dernier jour d'espoir (*tambour*)

(*brusquement*)

Haro sur ce dernier jour de chasse ! (*tambour*)

*LUI*

De son triste sort, est-il si triste ?

*ELLE*

Quelque peu distrait, mon cœur.

*LUI*

Quelque peu distrait, mon cœur.

*TOUS DEUX*

De son triste sort  
En haute mer,  
En haute terre.

*LUI*

Le temps du soir gronde au lever de la lune.

*ELLE*

... Au lever de la lune.

*LUI*

Cette fleur d'eau enchanteresse  
Cette mare luisante.

*ELLE*

Inséparable des erreurs de ce monde et de ses peines.

*LUI*

... des erreurs de ce monde et de ses peines.

*ELLE*

Nous faisons suite aux nuages sous la lune.

*LUI*

Les feux des hameaux,  
Les feux des barques se font obscurs.

*ELLE*

Les feux des cités rongent le ciel.

*LUI*

Passe le vent et le nuage appui-tête  
Porte la tête du chien ouragan.

*ELLE*

Porte les rames et retient la vie.

*LUI*

Pose les armes et retient la mort.

Écoutons tout !

*TOUS DEUX*

*Ils baissent la tête.*

*Séquence tambour-gymnaste*

*LUI*

Ah, qui donc au large de la guerre fait tant de bruit ?

*ELLE*

Ah, qui donc au large de la nuit fait tant d'effort ?

*TOUS DEUX*

Approchons-nous !

*LUI*

Je m'approche et je vois.

*ELLE*

Je m'approche et je vois.

*LUI*

Je vois des lumières plus vives que des lumières de braise.

*ELLE*

Ne lisons plus ces textes de la mer et de la terre.

*LUI*

On disait luminaire,  
Il faut dire lumière.

*ELLE*

Obscure était la surface de l'eau.

*LUI*

Obscure était la voûte du ciel.

*ELLE*

Mais le vent du rivage des morts  
Allume de son souffle la lueur des roseaux de nos yeux.

*LUI*

Prends l'éventail de la Grâce.

*Ils prennent des éventails et font des signes.*

*ELLE*

Quel espoir pour ce vieux !

*LUI*

Quel espoir pour cette vieille !

*ELLE*

Nos désirs se sont accomplis par les trois chairs.

*LUI*

La vive, la morte et celle d'après, faisant la flamme.

*ELLE*

Ce rivage est le nôtre où nous trouvons la fin.

*LUI*

Chaque nuit nous y vînmes  
Et nous dûmes attendre cette fin remarquable.

*ELLE*

Et nous ne nous croisons plus,  
Nous marchons parallèles.

*LUI*

Abandonnons nos chevaux,  
Poussons la barque :  
L'heure est venue.

*ELLE*

Loin de la ville est notre rivage.

### *Séquence tambour-gymnaste*

*LUI*

Ah, voici face à nous un ennemi imprévu...

*ELLE*

Mais c'est encore nous-mêmes.

*LUI*

Nous étions des guerriers avec des noms jaloux.

*ELLE*

Qui donc furent nos mères et nos nourrices ?

*LUI*

Pourquoi nous accuser, nous avons bu le lait...

*ELLE*

De l'amour et de la guerre.

*LUI*

Et de la fin néante.

*ELLE*

Ceux qui ne nous aiment pas sont restés à la ville.

*LUI*

Ceux qui ne savent pas que nous sommes partis.

*ELLE*

Et que nous avons quitté même tous nos enfants.

*LUI*

Et que nous nous confions seulement  
A cette mer sans fin.

*ELLE*

A l'extrême limite de la terre.

*LUI*

A cette mer de flammes où nous allons nous jeter.

*ELLE*

A cette terre de braise qui déjà nous embrase.

Tous deux

Tournés vers le bord de la mort...

*Les trois vers suivants sont accompagnés au tambour.*

Ainsi donc c'est dans cette mer ?

Ainsi donc c'est sur cette terre ?

Ainsi donc c'est dans cette mort ?

*LUI (à part)*

A la pensée que ton corps doit s'y perdre,  
Mes larmes affluent.

*ELLE (à part)*

A la pensée que ton âme doit brûler,  
Mes larmes affluent.

*TOUS DEUX*

Peut-être de joie  
Mais sans sérénité.

*ELLE*

Ah, cherchons encore des yeux le lieu où la lune se couche.

*LUI*

Je ne peux pas le distinguer nettement.

*ELLE*

Est-ce un printemps qui retarde la nuit ?

*LUI*

Sont-ce nos larmes qui embuent la vitre du ciel ?

*TOUS DEUX*

Ah, j'entends la nourrice qui pleure  
Et me retient là-bas.

*LUI*

J'entends la voix d'Inquisition.

*ELLE*

La voix impermanente.

*LUI*

Tu ne m'échapperais plus, dit-elle.

*ELLE*

Oh, ce sont des soucis que cette voix délivre.

*LUI*

Et comment renoncer aux soucis ?

*ELLE*

Comment renoncer à nos desseins de mourir ?

*Un temps*

*LUI*

Par la manche, je te retiens.

*ELLE*

Ne te jette pas dans la mort.

*TOUS DEUX*

Mais la première vieille s'est jetée dans la mer.  
Pareillement toutes les vieilles l'ont fait  
Et les vieux ont suivi.  
Pareillement les nourrices ont sombré dans la mer.  
L'appel d'amour.  
L'appel de guerre.  
Pareillement.  
Pareillement.

*LUI*

C'est une épave sur les flots.

*ELLE*

C'est une épave livrée aux flots  
D'odieuses flammes.

*(Silence.)*

*LUI*

Tels que nous voici, nous sommes des habitants des rivages  
de l'homme.  
Tous les jours nous venions pour embarquer vers l'autre  
rivage.  
Mais la barque arrivait, gréait sa voile noire et repartait  
Vide et désemparée, ayant semé le noir.

*ELLE*

Jour d'ici même où nous nous embarquons  
Pour la grande retraite du monastère des âmes.

*LUI*

Aujourd'hui, j'ai tardé à venir. J'avais une affaire d'homme  
et de guerre à régler.  
C'est l'automne des affaires d'homme et de guerre.  
Pour la dernière fois poussons le cri de guerre.  
*(Cri rauque des deux.)*

*ELLE*

Oh, tu es ébahi devant ta demeure future,  
Démon du temps jadis que ton cri annonçait.  
Le feu ardent de guerre a brûlé tout ton corps.  
J'entends la musique sur l'autre rive.  
Tes yeux s'obscurcissent  
Et tes jambes trébuchent  
Parce que ton cœur est troublé.  
Tous tes crimes frémissent  
Dans l'ouragan de nuit  
Et ils remuent la mort qui va te pardonner.

*LUI*

Dur, qu'il est dur  
De demander à la nuit et au vent  
Un pardon unanime !  
Je rejette le monde.  
Permetts que j'entre  
Avec toi  
Dans la case des morts  
Qu'irradie le cristal,  
Charbon pur de l'amour,  
Toutes choses, une fois éteintes.  
M'as-tu aimé selon ce que tu pouvais ?

*ELLE*

Je t'ai aimé de l'amour imprévu qui prend de la durée.

*LUI*

Mais le cristal...

*ELLE*

C'est l'arête de mon cœur  
Comme un souffle de glace et de début du monde.

*LUI*

Oui, oh, dis cela  
Que nous avons fui les tièdes  
Pour qu'une fois, flambée,  
Se retrouve la face dure des cœurs intègres.  
*(Brusquement avec accompagnement du tambour.)*

*TOUS DEUX*

Morts du rivage de l'île,  
Nous serons durs.

*LUI*

Moi  
Et la vieille pareillement  
– Elle avait pris pour nom...  
*(Bruit de tambour qui couvre la voix  
afin qu'on n'entende pas le nom.)*

*ELLE*

« Après-guerre ! » « Après-guerre » était mon nom.

*LUI*

Après toutes les guerres !  
Car la guerre est notre mère.  
Tu devins ma mère, ô femme aimée.  
Femme aimée comme la guerre.  
Vous, morts, tas d'os et minerai,  
Ayez toujours espoir  
De tant de morts à venir.  
De l'eau, des nuages et quelques cerfs-volants,  
Ce sera la réponse.

*ELLE*

Dès lors que la guerre reprit,  
Nous nous sommes engagés l'un à l'autre.  
Je redevins la guerre.  
C'est ainsi que je te donnai la réplique  
Car la guerre est généreuse de sang  
A verser en libations.  
Je redevins ton épouse entêtée.

*LUI*

Assailli comme un guerrier tombé  
Sous les coups de mes pires ennemis,  
Je me suis redressé. J'ai crié comme un coq :  
« Victoire ! »  
Et toi, dès que tu sus que je fus blessé,  
Tu pansas mes plaies ardentes,  
Tu chassas la bonne conscience de la paix.  
Et tu dispersas les crimes du hasard.  
Tu vas me suivre, te jetant dans la mer  
Puisque la barque ne revient plus.

*ELLE*

Regarde, je brandis la barre de fer  
Comme une tueuse.  
Ce que mon cœur a vu,  
Une destruction le désire.

*(Au loin :)*

Entendez-vous ma voix  
Qui ne renonce pas ?  
Je suis un démon femelle.

*LUI*

Je suis un solitaire qui crie tout le long de la nuit.

*ELLE*

Pénétrons dans la mer.

*LUI*

Perdons-nous de vue.

*ELLE*

Serons-nous des esprits qui réapparaîtront  
En fureur ?

*LUI*

Courons dans la mer,  
Courons dans les flots de la mort.  
Les vieux, les vieilles par compassion  
Meurent ensemble.  
Entendez-vous dans la vague qui reflue  
Des cris d'âme vengeresse ?

*(Un temps.)*

Avez-vous encore besoin de moi ?

*ELLE*

Je suis à votre disposition.

*Séquence tambour-gymnaste*

*TOUS DEUX*

Par la promesse  
Qui ne se retire pas  
Au moment où elle est promise,  
Nous n'échapperons plus au salut des morts.  
Chacun de notre côté.  
Le vœu que nous avons formé jadis  
Sera seul notre loi.

*ELLE*

Le vœu que jadis j'ai formulé pour toi...

*LUI*

Le voici bientôt accompli.

*ELLE*

La fonte des vivants va commencer.

*LUI*

La foule des morts ne fait que commencer.

*ELLE*

Regarde nos formes dispersées  
Qui se rejoignent sous les vagues  
(*Un temps.*)  
Mais qui donc est-il ?

*Séquence tambour-gymnaste*

Tous deux

Toi, celui qui dans les vagues vaines, écume...  
Toi, celle qui dans les vagues vaines, écume...

*LUI*

D'elle, je suis le spectre de fin diamant.

*ELLE*

De lui, je suis la revenante de pur éclat.

*TOUS DEUX (chantant)*

Nous revenons toujours  
Et nous ne nous répétons jamais.  
L'ennemi ancien m'est apparu :  
Il m'a entraîné dans la mort.  
Je l'ai voulu ainsi,  
J'ai désobéi à la terre

Et j'ai obéi à plus fort que la guerre  
Car dans la destruction

*Parlé :*

Il y a quelque chose de plus fort qui veut revenir  
A ce qui était avant elle.

*Chanté :*

La condition première de tout homme armé  
Et tout homme est en armes quand il naît  
Et toute âme est armée quand elle meurt.

*LUI*

D'un chef de guerre, j'ai acquis la vaillance et la gloire.  
Ici, maintenant,  
Dans ces lieux sans mesure  
Je suis venu mourir...  
Mais où donc est ce lieu où nous ne vivons jamais ?  
Ce lieu-dit où la mer est devant  
L'abrupte falaise,  
Où il n'y a pas de place pour le pied qui avance.

*ELLE*

Je ne peux pas poser le pied dans la passe en aplomb.

*LUI*

C'est flottant comme un oiseau  
Que je passerai la passe.

*ELLE*

A moins que, couchée sur les vagues,  
Flottant comme un noyé,  
Je heurte les rochers,  
Seule, avec toi seul,  
Plus menus que des boîtes...

*Ils se rassoient.*

*LUI*

Ne nous confions plus jamais aux hommes méchants.  
Vous, derrière nous, retournez à la ville et perdez notre image,  
Sur nos traces priez  
Et pleurez dans la coupe des adieux déchirants,  
Car nous n'y serons plus.

*ELLE*

Oui, peut-être, il faut nous séparer.  
Prenons la coupe des adieux déchirants,  
Échangeons-la tout au long de la nuit,  
Tout au long de la lune,  
Et puis dormons.  
Non, dormons à peine...

*LUI*

Larmes à flots, vous verserez ma Dame.  
Elles passeront plus haut, plus loin que la tristesse,  
Que le venin des lampes,  
Face à la lune, face à face avec elle.  
Écoutons encore les clameurs de la ville.  
Nous sommes dans la mort.

*Il défaille.*

Je tombe, je défaille !  
Mourir ainsi dans la faiblesse.

*ELLE*

Oui, tu prends congé.

*LUI*

Ainsi soit donc !

*ELLE*

Lève-toi encore.

*LUI*

Donne-moi la main.

*ELLE*

Nous perdons la parole.  
La parole se tait,  
La langue s'épuise,  
La lampe s'éteint.

*LUI*

Aïe, un cri de long silence  
Et un Autre apparaît.  
Devenir mort parce qu'on a péché de vivre.

*ELLE*

Le voici, le vrai dieu,  
Le Rien dont on a soif  
Et que nous avons volé  
A ceux qui, maintenant, derrière nous  
Lâchent nos cheveux  
Qu'ils serraient comme des guides.

*LUI*

Notre agonie est un emblème.  
Donnons aux chiens nos langues,  
Nos armes à la guerre.  
Maintenant, nous sommes charité.

*Ils se placent le long des barres parallèles*

*pendant la dernière exécution du gymnaste avec tambour.  
Ils avancent lentement, parallèlement.*

*TOUS DEUX*

Regardez-nous, vagues et vents d'hommes,  
Nous sommes criminels.  
C'est pour vous que nous nous sacrifions,  
Dessais, dessais,  
Hors d'état,  
Très vieux, très anciens,  
Hors de temps...  
Nous donnons à la mort  
Nos chemins parallèles.

*Ils se donnent la main et plongent dans la mer.*

*Séquence finale tambour-gymnaste*